pourtant caractéristiques d'œuvres célèbres comme les fables de *Kalīla wa Dimna* et les contes des *Mille et une Nuits,* sont éludées. Or elles forment partie intégrante de ces œuvres qu'elles scandent en quelque sorte.

La traduction de R. Khawam comporte également des variantes dont on ne sait si elles sont dues à des fautes d'impression, à des options de traducteur ou à des manuscrits particuliers. Ainsi (t. I, p. 34), c'est après dix ans de règne que Šahriyār apprend la trahison de sa femme et que l'histoire commence. Dans d'autres éditions, on parle de vingt ans. Ailleurs, une expression arabe, *yā sayyidat al-ḥarā'ir* (litt. « souveraine des femmes libres »), que Galland traduit par « Dame [...] la plus accomplie de toutes les Dames » et Mardrus par un contresens « ô souveraine des soieries », est rendue, de manière très libre, par « ô toi, la perle de toutes les favorites », dans la traduction de R. Khawam. Celui-ci prétend traduire tous les poèmes (Galland les a systématiquement évités), mais il en néglige un certain nombre que Mardrus inclut dans sa version. Est-ce différence de manuscrit ou choix personnel? La question reste donc posée de savoir dans quelle mesure les variantes relèvent du traducteur, dans quelle mesure elles s'expliqueraient par la diversité des manuscrits et des sources ou dans quelle mesure elles seraient liées au moment de leur production. En effet, au cours des siècles, les grandes traductions françaises de Galland et Mardrus se sont opposées par leur manière de traiter l'érotisme et « l'exotisme », en fonction de leurs sociétés respectives, et par le rejet ou l'inclusion des poèmes arabes. La traduction de R. Khawam y ajoute une troisième différence : le « désordre » de cette juxtaposition de contes épars que ne relie plus la présence de la narratrice, réduite au silence. Il est frappant de remarquer combien cette modification somme toute superficielle en apparence contribue à « ruiner un mythe », comme on en a fait le reproche à René Khawam (voir sa préface, t. I p. 28), autant qu'à réduire le plaisir de la lecture en détruisant le charme que la présence de Šahrazād ajoutait au récit.

Nada TOMICHE
(Université de Paris III)

Edgard WEBER, *Le secret des Mille et une Nuits. L'inter-dit de Shéhérazade.* Toulouse, Eché, 1987. XXXVIII + 237 p.

E. Weber nous convie dans ce livre à une lecture psychanalytique et symbolique du célèbre conte de Qamar al-Zamān et Budūr, duquel il exclut les deux récits de Amǧad et As'ad et Nu'ma et Ni'am comme n'appartenant pas à l'histoire originale. L'A. s'attache, dans le premier chapitre, à mettre en évidence le caractère interculturel des 1001 Nuits, leurs nombreux et divers emprunts à toutes les cultures du Proche-Orient ancien, de l'Inde et de la Perse, et leur élaboration définitive dans le monde arabo-musulman. Cette interculturalité « nous invite naturellement à dévoiler ce qu'il y a de plus universel dans les 1001 N. et dans l'homme » (p. 5), à révéler dans ces récits « les témoins du désir secret de l'homme de tous les temps, de toutes les langues et de toutes les cultures » (p. 12). Interculturalité et universalité justifient l'approche symbolique et psychanalytique de l'A. et lui permettent de proposer cette « manière dont aujourd'hui les 1001 N. peuvent être lues » (p. 8).

BCAI 5 (1988) E. Weber: Le secret des Mille et une Nuits, L'inter-dit de Shéhérazade, recensé par P. Coussonnet
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

L'étude de Qamar al-Zamān et Budūr doit cependant, pour être menée à bien, être précédée de celle du récit-cadre. Celui-ci en effet « donne (fictivement) la raison de ce conte ... [et] explique pourquoi Shéhérazade raconte tant d'histoires » (p. 44). L'analyse de ce récit constitue l'objet du second chapitre. C'est dans cette interrogation et cette lecture du récit-cadre que résident l'intérêt principal et l'apport le plus fécond du travail d'E.W. Après un récent article de J.E. Bencheikh sur le récit-cadre des 1001 N. (*Le roi, la reine et l'esclave noir.* Peuples Méditerranéens, n° 30, janv.-mars 1985) inaugurant une réflexion originale et neuve sur ce que celui-ci préfère appeler « le pré-texte des Nuits », le mérite majeur de W. consiste à donner du sens non seulement à ce récit-cadre et à ses quatre principaux protagonistes mais aussi à l'économie générale toute entière du recueil.

Le récit-cadre, selon E.W., n'est en réalité que la mise en scène fantasmatique des peurs et angoisses des rois Shahriyar et Shahraman, et plus particulièrement de Shahriyar — en d'autres termes de tout homme — mise en scène assurée conjointement de façon inconsciente par les deux frères, d'où Shahraman se trouve enfin réinvesti d'un véritable statut textuel. La découverte de la trahison de son épouse déchaîne la violence de Shahriyar : massacre de la reine et des esclaves noirs, massacre des vierges déflorées aussitôt exécutées. L'irruption de cette violence, la consommation effrénée et sans fin de ces corps féminins masquent en fait la peur de la castration de Shahriyar, l'angoisse de la reconnaissance de son impuissance sexuelle, impuissance dont l'antithèse est symbolisée dans un double renversement par l'esclave noir, l'amant des reines. Les futures épouses de Shahriyar seront donc supprimées à la fin de chaque nuit comme témoins potentiels de cette impuissance sexuelle, de cette peur hantant le roi. Mais au-delà de ces angoisses, que cherche donc Shahriyar? que signifient ces corps désormais inutiles et renvoyés à la mort aussitôt qu'approchés? L'esclave noir aurait-il trouvé le secret du bonheur et de la jouissance dont Shahriyar se croit exclu? C'est à ce moment qu'intervient Shahrazad et qu'elle prend la parole. Cette prise de parole réconciliera l'être déchiré du roi et lui rendra possible une relation véritable à la femme, tout comme elle lui permettra, par les trois enfants que lui donnera Shahrazad, d'accéder à la paternité, symbole et affirmation de sa puissance retrouvée. Shahriyar est libéré de l'emprise de ses fantasmes car il est désormais en mesure de les reconnaître et de les dépasser. Les divers contes rapportés par Shahrazad n'ont d'autre justification que de permettre au roi de s'identifier aux multiples personnages de ces récits et d'accéder finalement, au travers de cet inter-dit, à la réalité de son être, à la jouissance, au savoir. « Le conte de Qamar al-Zamān ... est une excellente démonstration » (p. 96) de ce processus : il n'est que la quête initiatique d'un jeune prince qui, au terme d'un long chemin, découvrira sa véritable identité et pourra dès lors établir une relation réelle avec une femme, au nom symbolique de Ḥayāt al-Nufūs, grâce à la médiation d'un tiers, Budūr. La même structure, concernant Shahriyar, est mise en évidence par E.W. : c'est Dinarzad — autre personnage oublié des 1001 N. et qui retrouve ici un statut véritable tout comme Shahraman — la médiatrice entre Shahriyar et Shahrazad, c'est elle qui désigne sa sœur au roi comme objet de désir, souligne l'A., reprenant là un thème célèbre de l'œuvre de R. Girard que tout désir ne peut être que médiatisé.

Voici résumée brièvement la thèse d'E.W. Si cette thèse séduisante ne saurait rendre compte de tous les récits des 1001 N. ni être la seule lecture possible du récit-cadre (cf. l'interprétation

BCAI 5 (1988) E. Weber: Le secret des Mille et une Nuits, L'inter-dit de Shéhérazade, recensé par P. Coussonnet
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

de J.E. Bencheikh dans l'article sus-cité) elle ne tente pas moins de donner un sens à ce dernier ainsi qu'au parcours général du recueil. L'étude d'autres contes aurait pu conférer à cette thèse plus de vigueur et mettre en lumière d'autres enjeux travaillant secrètement le texte. L'analyse psychanalytique et symbolique constamment utilisée par l'A. aurait aussi gagné à être appliquée de façon moins mécanique. Quelques inexactitudes (le Masrūr du conte de Zayn al-Mawāṣif n'est pas le porte-glaive du même nom de Hārūn al-Rašīd par ex., cf. p. 29) et platitudes (ayant trait notamment au statut de la poésie dans les N., p. 44, ou au rôle et à la fonction de Dieu et du décret divin dans le corpus, p. 211-213) auraient pu être évitées, et certaines outrances dans l'approche onomastique des noms de personnages feront sourire (cf. p. 44). Nous renverrons aux chapitres III, IV, et V pour l'analyse psychanalytique et symbolique du récit de Qamar al-Zamān, chapitres les moins intéressants de l'ouvrage. Des considérations superficielles sur le statut des personnages, le merveilleux et le temps dans ce conte y abondent. Le lecteur a de même l'impression en lisant l'ouvrage d'E.W. que l'objet de celui-ci est moins l'étude de l'histoire de Qamar al-Zamān et Budūr que celle du récit-cadre (cf. p. 44 et 96), les analyses proposées de cette histoire venant corroborer a posteriori les hypothèses présentées au sujet de celui-ci. L'absence d'index et de table des matières, enfin, rend malaisé le maniement de ce livre. D'autre part, cette « manière dont aujourd'hui les 1001 N. peuvent être lues », pour légitime qu'elle soit, ne manquera pas par instant d'irriter profondément l'historien. Quelle n'est pas sa surprise d'apprendre, par exemple, que « la civilisation arabe du Caire atteint son apogée sous les Fatimides et que c'est sous leur règne que les 1001 N. connaissent leur ultime développement » (p. 36)! Exeunt Mamluks et Ottomans! Et si les N. peuvent nous renseigner sur un imaginaire universel commun aux hommes de tous les temps, l'historien se plaît à rêver à une spécificité propre à l'imaginaire de l'homme arabo-musulman de l'époque mamluke, « époque importante où de très nombreuses structures qui ont duré jusqu'à nos jours (urbanisme, architecture, culture, spiritualité) se sont mises en place » (J.-C. Garcin, *Le Sultan et Pharaon*, p. 262, article repris dans *Espaces, pouvoirs et idéologies dans l'Egypte médiévale*. Londres, Variorum Reprints, 1987), époque enfin à laquelle les 1001 N. connaissent leur ultime développement, même si elles éveillent encore certaines résonances au début de la période ottomane, comme on sait.

Une dernière remarque pour conclure : l'A. met en relief les processus d'identification possibles entre Shahriyar / l'auditeur et les personnages des contes d'une part, et l'auditeur et Shahriyar / les personnages des contes d'autre part (p. 214), soulignant que le récit « s'adresse en fait en premier lieu à Shahriyar », d'où l'effet cathartique du conte. Il conviendrait d'ajouter que ce récit, destiné tout d'abord à Shahriyar, ancre au cœur du texte la nécessité de ce rappel incessant et que ces « ligatures artificielles » entre chaque nuit, traitées jusqu'à présent avec une surprenante liberté, font partie intégrante du recueil. L'exigence absolue de ce rappel désigne le lieu d'une parole et en fonde la destination. Elle devrait interdire aux futurs traducteurs des 1001 N. d'avoir la désinvolture de supprimer ces articulations essentielles du discours de Shahrazad.

Patrice COUSSONNET
(I.F.A.O., Le Caire)



BCAI 5 (1988) E. Weber: Le secret des Mille et une Nuits, L'inter-dit de Shéhérazade, recensé par P. Coussonnet
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Georges MAY, *Les Mille et une Nuits d'Antoine Galland ou le chef-d'œuvre invisible.* Paris, P.U.F. (coll. Ecrivains), 1986. 13 × 22 cm., 247 p.

L'auteur dit explicitement (p. 76) qu'il ne connaît pas l'arabe. Aussi l'objet de son étude n'est-il pas l'examen de la traduction des *Mille et une Nuits* par Galland mais le statut de « chef-d'œuvre français » qu'il attribue à l'ouvrage et dont la critique ne se serait pas aperçue.

La première partie expose les raisons de cette inadvertance des critiques pour qui reste « invisible » un recueil universellement célèbre dans sa « mise en français » de contes arabes (et cette universalité ne permet pas de parler de « chef-d'œuvre inconnu »), et toujours peu ou mal mentionné dans les histoires de la littérature. Pour G. May, les dates de parution (1704 à 1717) situent les *Mille et une Nuits* de Galland à la jonction chronologique de deux siècles, sorte de point aveugle habituellement négligé par les historiens de la littérature, inconsciemment respectueux de la traditionnelle division de l'histoire littéraire en siècles autonomes. De plus, l'œuvre, plaisante et pleine de fantaisie, fut spontanément adoptée et goûtée par un public féminin, et aussitôt considérée comme un « amusement pour dames », ce qui la dévalorisait pour plus de deux siècles dans l'esprit de critiques rassis.

La deuxième partie du livre, beaucoup plus longue, dégage les qualités qui font de l'œuvre un « chef-d'œuvre » selon G. May. Elles se situent dans ce que la critique orientaliste reproche le plus amèrement à Galland, c'est-à-dire dans les « écarts » et les libertés qu'il prend avec le texte arabe, dans les contes qui semblent être des pastiches, dans le plan imposé à l'œuvre, et dans la conclusion inventée (cf. p. 157-160).

La démonstration de G. May est très polémique, savante et agréable à suivre. Elle se construit sur une analyse intertextuelle, solidement documentée et menée avec humour. Mais, curieusement, elle néglige un point pourtant essentiel pour emporter la conviction du lecteur : l'analyse de cette « prose élégante » que le commentateur admire et ne se contraint pourtant pas à examiner. Or on peut se demander si la mièvrerie même de l'écriture et la rhétorique fleurie du style n'expliqueraient pas les réserves des critiques. Faute d'une analyse de la forme française des *Mille et une Nuits* de Galland, le lecteur a du mal à se laisser convaincre de la valeur de « chef-d'œuvre » de ces « contes des Arabes mis en français », selon le premier sous-titre adopté par Galland et modifié par la suite en « contes des *Mille et une Nuits,* traduits par A. Galland ».

Or les *Mille et une Nuits,* dans leur rédaction arabe même, ont été boudées par la critique et elles le sont encore, en dépit de quelques exceptions (Suhayl Qalamāwī, *Alf layla wa layla,* Le Caire, 1966, et l'important *Kitāb alf layla wa layla min uṣūlihi l-ʿarabiyya l-ūlā,* de Muḥsin Mahdi, Leyden, 2 vol. 1984 [1]). Longtemps les Nuits ont représenté un genre « mineur » pour les Arabes, issu de la littérature populaire et des contes des veillées et dont l'écriture dialectalisante a rebuté les lettrés insuffisamment formés à goûter et à analyser une forme aussi peu « noble ». De plus, aujourd'hui encore, et plus qu'autrefois peut-être, la crudité du vocabulaire et les descriptions sexuelles ont installé l'idée de l'« immoralité » des récits et expliquent le rejet

[1] Cf. *supra.* p. 15.

BCAI 5 (1988) E. Weber: Le secret des Mille et une Nuits, L'inter-dit de Shéhérazade, recensé par P. Coussonnet
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net